

UN ORIGINAL

VIENT MANGER A LA RIVIERE

Le lac Croche d'autrefois, appelé aujourd'hui Galifet, somnole si en dehors des chemins familiers que peu de gens le connaissent. Réjouissons-nous de son éloignement. L'un des plus attrayants de la Haute-Mauricie, non défiguré par les opérations forestières, il ne manque pas de caractère. Ainsi y nage-t-il de la truite mouchetée, et les orignaux y fréquentent plus nombreux qu'ailleurs.

Je sais, pour m'y être rendu trois ou quatre fois. A cette fin, franchir la rivière Vermillon sur le barrage-pont du Gilardo, gagner le lac Ottawa, à deux milles de distance. En auto, en jeep ou à pied, selon le cas. Mettre ensuite l'Ottawa derrière soi, ce qui veut dire paletter pendant une couple d'heures, porter une autre heure durant, passer une manière d'étang où vivent des castors qu'on n'aperçoit jamais, marcher de nouveau, cette fois à travers un indescriptible renversis qui efface les sentiers. Même détaillé, cet itinéraire livre peu de secrets. Il n'est pas facile à suivre.

Après le dernier portage, on arrive à l'un des camps de chasse du Club La-Violette, entouré de hautes épinettes, construit en face d'une baie arrondie, sableuse à souhait, où les loups viennent manger la nuit. Le lac lui-même est d'une propreté qui réjouit, dans un secteur forestier où le travail de la sciote et de la hache se poursuit à longueur d'année. Pas de vestiges pourris d'anciens chantiers. Aucune passe ne court vers d'autres pièces d'eau, ce qui explique qu'on ne coupa point de pitoune aux alentours, le flottage se révélant impossible. Aussi ne voit-on nulle part, sur les bords, des arbres morts et des souches, des racines gris-argent, de vieilles planches ornées de clous rouillés, ni ces amas de déchets et de ferrailles qui marquent le passage de l'homme.

Boisées jusqu'à l'eau, les berges s'ornent d'une plaisante variété de conifères, qu'éclairent les blancs bouleaux tachetés de noir, minces et souples comme des adolescentes, et des trembles qui semblent grelotter sans cesse, même en l'absence de froid et de vent. Les épinettes l'emportent sur les autres résineux, entre lesquelles se balancent des pins rouges aux aiguilles présentées en boules, et des cèdres au feuillage de dentelle, qui indiquent un habitat propice au chevreuil. Comme d'ailleurs la présence des loups, qui préfèrent la chair du cerf à celle des orignaux, ces derniers se défendant mieux des fauves.

Pour dix raisons, nous arrêtons maintes fois au lac Croche sans y tendre la ligne. Le temps manque, ou nous manquons d'appâts, ou nous n'en pouvons plus de fatigue, après une série de portages interminables.

Mais à l'été de 1952, au retour d'un infructueux voyage vers le lac Salone, nous décidons d'y passer quelque jours. Histoire de vérifier si sa réputation de paradis à truite est fondée, et jusqu'à quel point. Echec complet. Mes compagnons sont Raymond Hardy et Julien Richard, mais personne ne voit la queue d'un poisson digne du nom. D'où le désappointement que l'on imagine et qui ne prouve rien.

D'abord, nous arrivons désarmés. Le bagage ne contient ni vers, ni mouches artificielles, ni cuillères délicates, susceptibles d'aguicher la capricieuse mouchetée. Sans doute savons-nous depuis longtemps qu'on peut amorcer avec les yeux de la truite, mais il faut d'abord en attraper une. Nous essaierons donc de pêcher au vif, si les eaux devant nous livrent de la blanchaille. Or, le "méné" donne au premier essai, attiré par des morceaux de lard piqués à de minuscules hameçons.

A trois, nous en levons une cinquantaine en un quart d'heure. Ce qui réjouit et désappointe à la fois, car trop de bien parfois nuit. Si le poisson blanc abonde, la truite ne manque pas de nourriture et nos lignes n'offriront rien de très tentatif. Un autre raisonnement s'impose: si la truite rouge se régale de vairons, ceux-ci mangent ses oeufs sur les lits de fraye. Ce qui ne paraît pas prometteur.

Le pire se produisit dans la demi-heure qui suivit. A peine un mulet rougeâtre descendait-il vers les profondeurs qu'un mulet plus âgé le happait. Nous en ferons ainsi des douzaines, qui grossissent à mesure que les nôtres montrent plus d'embonpoint. Nous en amenons de si respectables qu'ils mesurent leurs huit et dix pouces, des sujets gros et gras, avec des gueules si larges qu'elles en paraissent ridicules, aptes à avaler des cuillères à brochet. Nous cherchons des fonds plus lointains, plus froids, où peut-être les truites se tiennent à l'affût, mais partout viennent de vigoureux muets qui ressemblent aux "watassés" de la rivière Mattawin. Ils ne pèsent pas comme eux trois ou quatre livres, mais ils promettent d'y arriver avec les ans.

—Que croire et que penser?

—Que cela va continuer à l'infini.

—Avec de la patience, on en prendrait une tonne...

—Peut-être deux."

Il y a pourtant de la rouge dans le lac, au témoignage du guide Edouard Lemieux, qui m'assura y avoir capturé des pièces de quatre livres. Mais nous nous amenons à la mauvaise époque, par temps trop chaud, et nous n'appâtons point de façon à induire en tentation des truites déjà repues de chair pâteuse et molle. Il faudra leur offrir un jour des vers de terre juteux, va-

riété de nuit, grouillants et gros comme ces lamproles du Saint-Maurice dont raffole le doré.

Au surplus, les orignaux nous dérangent et nous distraient. Pour une fois, ils consentent à sortir de la forêt. Le matin, l'après-midi, au crépuscule, entre chien et loup. Nous en admirons treize en deux jours, et nous en entendons d'autres au loin, qui pataugent dans la vase. Des jeunes et des adultes, des mâles, des femelles. Ils ne se préoccupent pas plus de nous que des rochers et des arbres. Nous en photographions trois ou quatre, mais pas d'assez près pour que les résultats nous enchantent. Ils se confondent avec le paysage, leur couleur ne tranchant pas assez sur les fonds de scènes.

Le premier jour, sur l'heure de midi, nous profitons de la chaleur et d'une plage pour nous baigner, laver notre linge et l'étendre au soleil, avant de diner sans chemises à l'orée du bois. Un bruit d'eau remuée nous arrive.

—Original?

—Pourquoi pas?"

Un "buck" d'environ deux ans mange à deux arpents, caché par les fardoches d'une pointe. Ou il ne soupçonne pas notre présence, si le vent souffle dans notre direction, ou il nous juge inoffensifs, ce en quoi il ne se trompe pas. Plus vraisemblable la première hypothèse, il piétine sur place, insouciant comme l'air et sûr de lui. Mais dès qu'il aperçoit le canot, duquel nous décidons de l'approcher, il plonge dans la broussaille à la vitesse d'un bolide.

Deux heures plus tard, une autre bête interrompt la sieste que nous nous accordons sous les branches, étendus sur une couche d'aiguilles sèches. Je m'éveille à son barbotage, pousse les autres.

—Qu'est-ce qui se passe?

—Écoutez..."

Cette fois, une mère flanquée de son veau, qui boit avec lenteur et regarde devant elle entre les gorgées, plus soucieuse des lointains invisibles à sa myopie que des intrus qu'elle frôla avec sa progéniture, sans même les sentir. Nous lui jouons, à elle aussi, le tour du canot, et elle disparaît en un clin d'oeil, le petit trotant derrière elle.

Le soir du même jour, à la brunante, nous apercevons en canotant une autre femelle, si occupée à manger ses nénuphars jaunes, la tête sous l'eau la moitié du temps, qu'elle ne nous entend ni ne nous flaire. Elle nous tourne le dos, la tête vers la rive et les fesses de notre côté, les pattes de devant écartées, afin de se pencher mieux et arracher à la boue des carottes de choix.

Un signe de Richard impose silence. Tournant et retournant les avirons à l'eau, sans les lever, nous approchons

la bête de si près qu'elle inspire pitié. Elle est à notre merci. Nous lui tirions dessus à bout portant qu'elle ne saurait pas ce qui arrive. Sa qualité de femelle et la saison la protègent des balles, et davantage nos goûts, qui ne comportent rien de sanguinaire. Pendant près de dix minutes, retenant notre souffle, nous nous amusons à surveiller ses mouvements et sa naïve passivité. A la fin, n'y tenant plus, une voix éclate, que décuplent l'écho et la tranquillité des lieux :

—Non! mais... vas-tu finir par sacrer ton camp!

Elle ne se retourne pas, mais fonce dans le taillis comme une locomotive que son mécanicien ne maîtrise plus.

Cette fois, les orignaux ne marchent pas pour se donner en spectacle. Seuls les individus âgés et rassés, peureux, prudents, sages, qui portent des bois de soixante pouces et plus d'envergure, présentant une vingtaine de cornichons effilés, ne quittent pas la montagne où ils vivent au plus fort de l'été. Les autres ne se montrent pas avares de leurs charmes, si l'on peut dire ainsi: les jeunes mâles, encore peu circonspects, les dames et demoiselles de l'espèce, les petits du printemps et de l'autre année.

Dans l'après-midi du lendemain, nous surprenons une autre femelle à la nage, au milieu du lac. Seule la tête émerge de l'eau, les oreilles dressées. Nous plaquons droit sur la bête, palettant à trois pour le rejoindre, mais elle conserve ou à peu près son avance de trois cents pieds. Dès qu'elle se rend compte de notre présence, à cause du brillant du canot d'aluminium, des cris et du bruit des avirons, elle double de vitesse, travaillant des quatre pattes ensemble, et les oreilles inclinées dans notre direction marquent sa méfiance. Elle se dépêche, sans donner signe de fatigue. On dirait qu'elle mesure son effort en se ménageant. Craignant pour sa vie, elle se garde de perdre la tête, son instinct lui soufflant que la mort par immersion ne vaut pas mieux qu'une autre. Quand enfin ses sabots fendus touchent terre, elle ne s'amuse pas à prendre des poses sur le rivage, mais se sauve comme si le feu lui menaçait le derrière.

Treize sujets en deux jours. Cela suffit à témoigner en faveur du voisinage. Les cervidés nous consolent des truites cachottières. Il y a si longtemps qu'on me promettait des orignaux sur le lac Croche, et que de mon côté j'en promettais aux amis.

Nous décidons maintenant de nous rendre aux lacs Muskeg, petit et grand, dans l'espoir d'y atteindre quelques truites grises, variété tuladi ou touladi. Si nous n'en sommes pas à notre première tentative du genre, notre insuccès fut complet au cours des ans. Saison impropre, chaleur de l'été, manque de temps ou d'appâts appropriés. Dix raisons, qui donneront ensemble le même résultat négatif. Remplis d'optimisme, nous tenterons un nouvel essai.

Ce qui signifie un itinéraire d'environ dix-huit milles, dont un tiers ou presque à pied. Par eau, l'étang aux castors, les quatre milles du lac Ottawa, la rivière Vermillon avec ses eaux basses et ses embûches, enfin la passe du premier Muskeg, où de multiples coudes et méandres interdisent hâte ou précipitation.

Hardy, qui se priverait de manger pour tremper du fil dans l'eau, n'arrive pas à se rappeler le nom de la truite tuladi, mot trop dur pour ses oreilles



d'Ecosse. Nous lui donnons une leçon de phonétique pratique, variété forestière.

—Comme si tu traduais en français "You said it": "Tu l'as dit..." Compris? Tu l'as dit, tuladi...

—"So we hope to catch some You said it?"

—Tu l'as dit.

—Tuladi..."

L'élève n'oubliera pas.

Un ennui mortel pèse sur la passe du Muskeg, qui roule trop d'eau pour qu'on y voie beaucoup de canards. En revanche, le canot va son chemin sans s'échouer. Il n'avance pas vite, une courbe n'attendant pas l'autre. Désolé à son habitude, inondé, noyé d'année en année, le paysage respire une ambiance de cimetière. On ne s'y accoutume pas. D'un côté la forêt, après une berge de vase noire; de l'autre, la même vase à perte de vue, agrémentée de souches lamentables et d'arbres défunts, debout ou couchés.

Dans les bassins de quelque profondeur se sauve parfois un brochet effilé, plus rapide qu'une flèche. Des oiseaux courent ça et là, des échassiers et d'autres, étourneaux et mainates, et dans les branches en bordure du bois des mésanges à tête noire nous saluent de leurs notes argentines: "hic-kadi, di... chickadi... di... di... di..." Des pistes d'ours et d'orignaux dans la boue gluante, où ces derniers enfoncèrent jusqu'aux genoux. Au sommet de chicots nus, des hiboux montent une garde silencieuse en attendant la nuit.

—On nous surveille!

—Par chance qu'ils sont moins bavards que les écureuils, les geais bleus ou gris, les martins-pêcheurs et qu'ils n'alertent pas à notre sujet la gent animale.

—S'il faisait brun, ils ne se gêneraient pas de crier "hou, hou, hou!" sur un ton d'appariteurs de funérailles."

Le premier Muskeg se plaie en des eaux vert sombre, profondes, propres. Même si on l'appelle le petit, par rapport à l'autre, il a son mille et demi de longueur. Une île rocheuse à l'entrée, des falaises ça et là, des écueils à fleur d'eau dont il faut se méfier. Trois ou quatre grèves à fond de sable ou de gravier fin.

—Un original à la nage!

Nous pointons le canot dans sa direction. Il s'agit d'une jeune femelle,

qui compte à peine un an. Elle se dépêche devant la menace des avirons qui battent l'air, prend pied loin du bord, trébuche parmi les pierres, foule enfin l'arène détrempe, se secoue et entre dans le bois.

—Encore une qui a la frousse pour rien.

—Mettons-nous à sa place."

Au fond du lac, avant la décharge tortueuse du Potherie ou grand Muskeg, s'étale la plus belle plage du monde, avec partie à sec, longue de cinquante pieds. C'est là que nous camperons, la tente adossée à une coupe verticale de terrain, surmontée d'épinettes. Au bas de cette manière de mur, qui nous coupera le vent, des arbustes protégeront les sacs et prêteront leurs branches pour le séchage du linge. Fatigué de s'écraser sur le sol pour manger, une assiette de métal en équilibre sur ses genoux, Richard confectionne une table rudimentaire en rondins, dont d'autres rondins fichés dans le sable, forment les pattes. Nous boufferons debout, mais déjà le confort aux repas s'améliore de quatre-vingt-dix pour cent.

Malgré ses amabilités, le premier Muskeg ne produit que du brochet. En quantité, mais brochet quand même, et pas un spécimen qui dépasse cinq livres. Ce qui veut dire que, dormant sur le petit lac, nous accorderons surtout notre attention au voisin. D'après les témoignages, il se trouve de la tuladi dans l'un ou l'autre, ou dans les deux. Ce qu'il importe de vérifier au plus tôt, le temps nous fuyant.

—Tu l'as dit!" proclame Hardy.

Si incroyable que cela paraisse, réussite dès le lendemain. Dans une baie en demi-cercle du second lac, par temps calme et sur les cinq heures de l'après-midi, à un endroit où l'eau se pâlit à cause du sable, moins profonde que jugé nécessaire.

Les premiers essais se poursuivent au large, qui d'abord n'apportent rien. Puis une couple de brochets s'accrochent, dont l'un de six livres. Dans l'espoir de glaner dans les caves lointaines, nous étendons plus de deux cents pieds de corde, alourdie de plombs qui pèsent ensemble leurs seize onces. Au second brochet, nous commençons d'avoir souler. Rouge ou grise, la truite des alentours nous fuira-t-elle jusqu'à la vieillesse?

OFFRE SPECIALE

REVOLVERS DE POLICIERS — Smith & Wesson, .38, faits en Angleterre (valeur de \$80.00). SPECIAL : \$19.50.

Aussi Webley Spécial, .455, \$12.50. Escompte aux marchands. Ecrivez-nous pour obtenir dépliant.

TARGET SALES COMPANY,
Dépt. TF1,
270 rue Durocher,
Eastview, Ottawa, Ont.

Le premier hors bord
au monde vraiment

silencieux



CHANGEMENT
DE VITESSES
COMPLET

COMMANDE
DE VITESSE À
UNE MAIN

CAPOT DE
MOTEUR
AMOVIBLE

RÉSERVOIR D'ESSENCE
SÉPARÉ DE 3 GAL.

Le hors bord

Johnson

SEA-HORSE 5½ CV

Le nom de votre marchand
apparaît sous "Moteurs
hors bord" dans les pages
jaunes de l'annuaire.

JOHNSON MOTORS
Peterborough - Canada

II-J

Au moment où le soleil baisse, Hardy ferre la première tuladi, et j'en amène une autre après dix minutes. Deux beautés de six livres, courtes d'apparence, mais trapues, épaisses, bâties en force, larges chacune de cinq pouces. L'une avale une cuillère "Dare-Dev", à rayures rouges sur fond blanc, tandis que l'autre mord à une vague imitation d'un poisson d'acier nickelé, orné d'yeux en faux rubis. Elles sont si robustes que la main les tient mal. D'un effort de rein, si l'on peut dire, elles s'échappent et battent de la queue le fond du canot.

On cette variété manque d'appétit, ou elle est paresseuse comme pas une. Aussi longtemps que Richard palette à une certaine vitesse, elle ne donne pas signe de vie. On dirait qu'elle n'a pas le cœur de poursuivre une proie. Quand s'annonce la première, l'embarcation glisse avec une telle lenteur qu'elle bouge à peine, au point que nous nous demandons si les cuillères tournent au bout des cordes. Même stratégie pour capturer la seconde, qui ressemble à l'autre comme une soeur jumelle. Nous continuons de sillonner la baie à une allure nonchalante, mais sans résultats. Déjà l'ombre tombe des sommets. Et de bonne heure, le lendemain, il faudra replier bagage.

Nous retournons l'année suivante au lac Croche, déterminés à lui arracher quelques-unes de ces mouchetées qu'il nous refusa jusque là. Cette fois, nous arrivons avec un plein panier de vers de terre. C'est à qui l'emportera en habileté, des poissons ou des hommes. Plus nombreux que jamais, les mulets se précipitent sur nos bouchées de vers, qui grouillent à l'envie de têtes et de queues entremêlées.

L'honneur m'échoit de tirer dans le canot la première saumonée, d'un rouge vif aux ocellés orangés, qui pèse deux livres. La seconde m'appartient aussi, de moitié plus modeste. Puis le poisson blanc envahit par bancs notre coin du lac, au point que nous levons les ancres de dégoût. En deux séances, le lendemain, huit autres victimes s'ajoutent à celles de la veille. Ce n'est pas la pêche miraculeuse, mais chaque pièce est d'une taille qui l'honore, aucune ne pesant moins que huit ou neuf onces, et la plupart dépassant la livre.

Nous restons persuadés que la mouchetée n'abonde pas au lac Croche. Trop de blanchaille et pas assez d'eau. Ce qui veut dire qu'il doit s'y amuser des ancêtres de quatre à six livres, qui ne mordraient qu'avec une extrême prudence. Mais ces géantes, qui vivent le

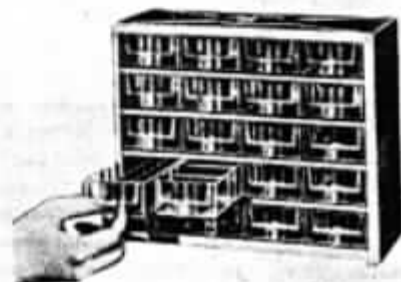
jour avant l'invasion des mulets encombants et mangeurs d'oeufs, se nourrissent sans entrain et se montrent peu curieuses. Il est probable qu'elles se laisseraient tenter par une amorce brillante et compliquée, mais il s'agit de tomber sur la bonne. Cela s'est vu ailleurs.

Quand les possibilités des lombries nous paraissent épuisées, nous essayons ce que nous avons de cuillères sous la main, grandes, moyennes et petites, ces dernières attelées à trois ou quatre, mais rien ne tire de leur indifférence les monstres imaginés. Ce qui ne prouve point qu'ils n'existent pas. Deux fois sur trois, les lacs les possèdent, que les pêcheurs jugent le plus mal.

HARRY BERNARD.

Cabinets minuscules transparents à tiroirs

La General Industrial Co. annonce le stage de production d'une série complète de cabinets transparents à tiroirs "See-Thru" pour y classer et emmagasiner les petites pièces et menus objets, soit pour usines, ateliers, bureaux, ateliers domestiques et garages.



Le populaire modèle J-20 consiste en vingt tiroirs en plastic transparent, de 5 7/8" L. x 2 3/4" W. x 1 7/16" H., contenus dans un cabinet soudé tout acier. Les dimensions globales sont de 10 1/4" hauteur, x 42 1/2" de largeur et 6" de profondeur. Le cabinet est fini gris argent avec pattes en caoutchouc.

Il s'en fabrique divers modèles plus grands allant de 8 à 128 tiroirs. Plus de 750 combinaisons pour satisfaire aux exigences de l'utilisateur peuvent être fournies. General Industrial Co., 5738 N. Elston Ave., Chicago, Ill., U.S.A., sera heureuse de fournir tous autres renseignements requis.

Il s'est vendu plus de douze millions de Flatfish

LE LEURRE QUI SE VEND LE MIEUX...



Chaque année, les ventes de Flatfish augmentent sans cesse. En 1953, il s'en est vendu près de 2,000,000 — la meilleure année jusqu'à présent. Essayez le Flatfish! Nous ne connaissons pas de leurre qui soit aussi effectif pour capturer le poisson.

Fabriqués en 15 grandeurs et 20 couleurs. Modèles sous-marins, en surface et à la traîne. \$1.50. Musky \$1.60. Grandeur de perche à la mouche. \$1.25. Modèles minuscules. \$1.15 et \$1.25. Modèles plus gros (5", 5 1/4" et 6") \$2.25, \$2.50 et \$2.75.

Demandez notre brochure GRATUITE de 48 pages divulguant les secrets de pêche de pêcheurs célèbres

Free CATALOG

HELIN TACKLE COMPANY, LIMITED

1901 RUE OTTAWA, WINDSOR, ONT.